

Une lecture de La Peste.

Une éthique du soin

Par Bruno Roche

LE 16/09/2020

AU COLLÈGE SUPÉRIEUR

« Nous sommes les premiers hommes - non pas ceux du déclin comme on le crie dans les journaux, mais ceux d'une aurore indécise et différente. »

Cette formule du *Premier homme*, roman que Camus laissa inachevé prend une résonance toute spéciale dans le climat de l'époque. Il est probable qu'en écrivant cela Camus se souvienne de Nietzsche et de son idée du dernier homme, celui dont la figure scelle le déclin de notre civilisation, d'une civilisation devenue incapable de susciter une histoire nouvelle et, par-là, d'écrire la moindre histoire ; et il est bien vrai que de nombreux textes de Camus expriment l'imminence du désastre, décrivent un monde en train de se défaire, soulignent la puissance de destruction de la technologie moderne et la folie meurtrière des totalitarismes.

Lorsqu'il écrit *La Peste*, entre 42 et 46, la grande menace n'est pas d'ordre épidémique ou pandémique, elle concerne plutôt les usages de l'arme atomique, comme s'en fait l'écho l'éditorial que Camus donne à *Combat* au lendemain d'Hiroshima, le 8 août 1945. Il exhorte notre civilisation à « choisir entre le suicide collectif et l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques » après avoir rappelé que cet événement terrifiant montre que « le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de chose ». Il termine en disant : « Ce n'est plus une prière mais un ordre qui doit monter des peuples vers les gouvernements, l'ordre de choisir définitivement entre l'enfer et la raison ».

On a souvent dit que *La Peste* est une allégorie de l'occupation et ce n'est pas faux ; mais c'est toujours en moraliste que Camus écrit - Sartre ne s'y est pas trompé - et c'est la question métaphysique et morale du mal et des attitudes face au mal qui occupent le roman. Si la nature du problème est politique - la folie destructrice du totalitarisme, sa peste - les réponses apportées par Camus seront toujours d'ordre moral, renvoyant l'homme à sa responsabilité et à sa décision, comme on le verra plus tard dans la dissidence soviétique.



Ce sont bien des réponses qu'apporte Camus, ce ne sont pas des solutions, car dans la réponse la voie des hommes est engagée, leur capacité à répondre d'eux-mêmes est sollicitée alors que la solution les tiendrait dans l'indifférence du spectateur. Ainsi, nous sommes les premiers hommes, nous devons faire comme si nous étions les premiers hommes, comme si de notre réponse dépendait le destin de l'humanité; en fait, nous arrivons toujours trop tard, le mal est déjà là, il nous précède et est en nous, et nous voilà tout occupés, comme le docteur Rieux, à recoudre ce que l'histoire ne cesse de déchirer. Rieux est emblématique d'une certaine résignation, nous ne changerons pas le monde comme le dit Camus dans le *Discours de Suède*. On ne peut plus croire en une aurore politique, telle fut la promesse crépusculaire des totalitarismes. Si aurore il y a, elle ne peut venir que de la volonté de quelques-uns, arc-boutés à une certaine idée de l'homme et de ce qu'on lui doit ; la pauvre lumière par laquelle la dignité se manifeste ne dépend que de la bonne volonté de quelques hommes unis autour du scandale du mal. Et c'est l'honneur de Camus de n'avoir pas réduit la question du mal à celle de la violence, pas plus que la question de la liberté à celle de l'émancipation. La violence énerve quand le mal ronge.

Ce qui étonne à la lecture de *La Peste* en temps de pandémie, c'est la vérité avec laquelle Camus décrit les situations que nous avons vécues, au point que certains lecteurs ou relecteurs ont été pris de vertige et d'angoisse devant le texte, au point d'y renoncer. La plaie était trop vive pour qu'on la montre de manière si crue, l'angoisse trop prégnante, l'inquiétude pour les proches trop présente. Le moment de la lutte n'est pas plus celui de l'écriture que celui de la lecture, qui supposent toujours qu'on ait mis à distance les drames de l'histoire : c'est René Char posant le crayon pour le maquis et résistant à l'indécence d'écrire quand il en va de la vie des siens. Le Collège a souhaité, durant le confinement, se mettre à sa suite et garder le silence au lieu de publier la chronique du confinement, le courrier que nous avons reçu indique que cette voie n'a pas toujours été comprise ou partagée ; et Camus semble se ranger du côté de nos critiques, lui qui fait du docteur Rieux l'auteur de la chronique qui va constituer le livre. Mais Camus prend grand soin d'en faire le chroniqueur après-coup et pour ainsi dire tardif : c'est une fois la peste vaincue que Rieux décide de rédiger la chronique de cette lutte « pour ne pas être de ceux qui se taisent, pour témoigner en faveur de ces pestiférés,

pour laisser du moins un souvenir de l'injustice et de la violence qui leur avaient été faites, et pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser ». Rieux devient ainsi, malgré lui, à la fois le recours contre le mal, recours qui a le pouvoir de soigner mais non de guérir, et le témoin du mal. Camus donne ici naissance à la figure éthique du médecin, figure prophétique qui va marquer notre temps de son sceau : quelles que soient les appartenances politiques, les tords et les raisons, c'est tout droit qu'il faut aller à l'homme qui souffre et qui demande de l'aide ; c'est une injonction morale qui, pour ainsi dire, passe par-dessus la politique, qui fait naître la figure éthique du médecin allant là où la souffrance des corps l'appelle. On s'en souvient, Charles Bovary est ce médecin de campagne qui ramasse en lui cette petite notabilité qui fait du médecin une figure essentiellement sociale ; Ferdinand Bardamu, le héros-médecin du *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline, incarne la figure métaphysique, si l'on peut dire, de celui qui est revenu de tout et qui peut dire à un enfant qui crie de douleur d'en garder un peu pour après, au prétexte que du malheur, « il en restera encore ». Cette figure cynique contraste avec la compassion de la figure éthique qui naît sous la plume de Camus, compassion silencieuse et torturée pour celui qui souffre, comme dans la scène paroxystique de l'agonie du fils du juge Othon qui rassemblera tous les protagonistes du roman dans une solidarité silencieuse. Si cette solidarité est silencieuse, c'est que, dans cette épreuve, on ne saurait parler sans créer des malentendus, on aurait trop peur que les mots prononcés soient pour nous, encore pour nous.

C'est donc Rieux qui tiendra cette chronique au nom des victimes, c'est le médecin qui devient le témoin de son époque, c'est à lui qu'incombe la tâche de nommer les choses, c'est de son regard que se dessinera la nouvelle représentation du monde : le monde est malade de la peste et c'est au médecin de produire l'ordonnance, de prescrire le soin. Le médecin ne saurait promettre le salut, ce salut que les trop fréquents face-à-face avec l'agonie ont rendu, pour lui, plus abstrait et plus lointain ; il ne saurait non plus prendre le parti de la résignation ou de la démission, quelqu'un est là, qui l'appelle et le sollicite dans le silence de l'épreuve. Il est médecin, il n'est pas journaliste, il ne couvre pas l'événement avant de filer vers d'autres cieux, il n'y a pour lui ni théâtre des événements ni spectacle, il n'y a que le réel qu'il faut êtreindre.

Rieux est ainsi sans résignation et sans héroïsme : il fait ce qu'il faut, comme chacun est appelé à le faire, à sa place et selon ses talents. Il n'y a là rien d'exceptionnel, il est d'Oran et pas d'ailleurs, il aime cette ville jusque dans ses tourments et ses excès, on ne lui rendra aucun hommage, il s'effacera quand la peste sera enfin et provisoirement vaincue.

Camus anticipe ici un état de notre civilisation dans lequel plus rien ne pourra être regardé dans la perspective du salut, non plus que dans celle du bonheur pour tous promise par les idéologies ; la perspective du salut s'effaçant peu à peu, il nous faut nous résigner à regarder ici-bas. Déniaisés par la lucidité de Camus à l'égard des promesses des grandes idéologies politiques, nous ne pourrions plus nous bercer d'espairs vains. Regarder la réalité en face, c'est bien tout ce qui nous reste et c'est le plus difficile ; être attentif à ce qui défait cette réalité, ce qui la mutile et fait sa douleur, voilà ce qui nous rend notre dignité. L'éthique du soin sera l'éthique des temps désenchantés.

La Peste, c'est l'histoire de ces solitaires que l'exigence d'être solidaire réunit dans une proximité sans familiarité, dans un engagement toujours pudique jamais bruyant ; chacun vient à la peste avec ses tourments, ses hésitations, ses drames, ses solitudes et la peste ne les transformera pas, rien ne saurait changer le cœur de l'homme ; les dernières pages du livre montrent bien à quel point il ne saurait y avoir de monde d'après, comment les choses reprennent leur cours menées par la même insouciance, le même appel au divertissement, le même désir de mettre tout ce malheur derrière soi : « Ils sont bien toujours les mêmes » dit le vieux à qui Rieux administre des soins. Et la peste, si elle s'est endormie pour un temps ne manquera pas de ressurgir, le mal a la vie dure, il ironise notre vision des lendemains qui chantent, il se moque des systèmes révolutionnaires qui prétendent en finir avec la violence :

« Écoutant , en effet les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut y rester des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse ».